

Au commencement était le silence ; et le silence se fit parole ; et la parole devint action.

Au départ, il y a ce souffle puissant de l'Esprit, ces langues de feu qui descendent silencieusement sur les disciples, réunis en prière autour de Marie, mère de Jésus...Même le fracas qui se fait entendre en ces instants solennels est moins un bruit venant de ce monde que l'irruption sans paroles de l'Invisible parmi nous.

Puis le silence se fait parole : cette grâce de force et de lumière, don de l'Esprit, pousse les Apôtres à ouvrir les portes du Cénacle et à parler avec audace, prêchant Jésus de Nazareth, Fils de Dieu, mort et ressuscité pour la multitude d'Israël et des nations.

Ces mots inspirés, tout pénétrés de Dieu, touchent alors les cœurs. A travers la parole de saint Pierre et des Onze, la grâce passe du cœur des uns au cœur des autres, afin de devenir conversion, résolution, action : ce jour-là, trois mille personnes demandent le baptême et s'engagent résolument dans la voie du Ressuscité. Silence, parole, action.

Près de deux mille ans après ces événements fondateurs de notre Eglise, nous pourrions être tentés de supprimer le premier membre de l'équation, le premier ingrédient de la recette. Haro sur le silence ! Allons vite en réunion pour échanger, discuter, bavarder ! Passons vite à l'action, pour que notre activité produise du concret, du tangible, de l'immédiat – qui viendra flatter notre ego vaniteux : « Ah, au moins, on aura fait quelque chose !! »

Pourtant, sans le silence, la parole n'est que verbiage et l'action frénétique et stérile agitation. Pour pouvoir se parler, il faut s'entendre – et pour écouter, il est nécessaire de faire silence. La parole n'est réellement reçue que dans la profondeur d'un vrai silence intérieur. De même, pour agir avec fécondité et persévérance, il faut se souvenir du but visé ; sinon, en chemin, trop concentré sur les moyens, on risque de perdre le fil. Là encore, le silence de la réflexion, du recul, de l'analyse est nécessaire pour que l'action produise son fruit.

Ce qui est ainsi se vérifie au plan naturel, de la parole et de l'action quotidienne, est encore plus décisif lorsqu'il s'agit du versant surnaturel de

notre vie, lorsqu'il s'agit de notre correspondance à la volonté de Dieu, lorsqu'il s'agit du plan de Dieu sur la sainte Eglise qu'Il a voulu fonder, comme prolongement et extension de l'œuvre rédemptrice de son Fils. L'Eglise, nous l'avons dit, est née dans le silence des mots : dans ce souffle sans parole de l'Esprit-Saint qui saisit les cœurs des disciples en prière. Ce n'est pas un détail. C'est l'identité même de l'Eglise qui est en jeu.

Si nous plaçons au commencement de l'Eglise, le silence et la prière, nous regardons l'Eglise comme un don que nous recevons de Dieu : l'Eglise catholique est, avant tout, l'Eglise de Dieu – son identité, son message, son œuvre ne sont pas décidés par les hommes mais par Dieu qui l'inspire et la conduit. Si l'Eglise, à l'opposé, commence dans le verbiage des réunions ou la frénésie de l'action, alors, elle devient une construction des hommes, ballotée au gré des intérêts, soumise au désir de plaire, emportée par les arbitraires, les modes, l'esprit du temps et du monde, toujours changeant d'une époque à une autre.

Notre Pape émérite Benoît XVI ne dit pas autre chose dans son texte majeur du 11 avril dernier : « L'idée d'une meilleure Église créée de nos mains est en fait une suggestion du diable, par laquelle il veut nous détourner du Dieu vivant dans une logique mensongère, qui nous dupe trop facilement. L'une des premières tâches qui doivent découler des bouleversements moraux que connaît notre époque, consiste à ce que nous nous remettions à vivre de Dieu et ancrés en Lui. Nous devons avant toute chose réapprendre à reconnaître Dieu comme le fondement de nos vies et non à le laisser de côté comme une parole creuse. »

Et ceci a des conséquences immédiates pour notre vie : si vraiment l'Eglise est non une construction laissée au gré de notre bon plaisir mais bien un cadeau de Dieu que nous avons mission de garder et d'offrir à tous les hommes, alors cela signifie que :

\* dans notre vie morale, jamais la fin ne justifie les moyens. Que jamais le but que je vise ne peut être atteint par un chemin dont l'Eglise me dit qu'il est mauvais. Sinon, je me mets au-dessus de l'Eglise et, partant, au-dessus de Dieu Lui-même.

\*dans notre vie de foi, on ne peut choisir entre les vérités de l'Évangile. Entre celles qui nous paraissent adaptées à notre monde et faciles à annoncer et les autres qui seraient plus dures, plus exigeantes, plus déconcertantes. Saint Thomas d'Aquin nous le rappelle : refuser volontairement une vérité de la foi, c'est renoncer à toute la vertu de foi. Pourquoi ? En raison de ce que nous disions à l'instant : la foi s'appuie sur l'autorité et la véracité de Dieu qui se révèle : si je fais mon marché dans les vérités de l'Évangile, alors je le regarde comme une parole humaine, dans laquelle il y a à prendre et à laisser – non comme la Parole de Dieu que j'ai à recevoir tout entière, comme un joyau qui a son unité, sa consistance et sa beauté.

Vivant en 2019, nous sommes tous – hélas ! –, que nous le voulions ou non, des enfants de la postmodernité ; nous sommes tous imprégnés de cet esprit relativiste et orgueilleux qui nous susurre à l'oreille : « tu es ton propre maître, ton propre magistère, ton propre Dieu. C'est à toi de décider du bien et du mal. » Face à ces mensonges stériles, rappelons-nous, dès lors, souvent comment est née l'Église ; gardons en mémoire à quel point la qualité de notre parole, la fécondité de notre action dépend de notre capacité à nous mettre en silence et en prière, de notre capacité à faire entrer Dieu dans le quotidien de notre vie. Telle est la loi de croissance de cette Église qui vient de Dieu, celle que nous voulons aimer, celle qu'il nous faut répandre, celle qui seule produit du fruit : silence, parole, action.